

SE COMPRENDRE

ISSN 0045-7450

N° 96/03 - Mars 1990

ASPECTS DE L'HAGIOGRAPHIE MUSULMANE

Marie-Thérèse URVOY (1)

Cet article a paru dans le Bulletin de Littérature Ecclésiastique (BLE XCVI, 1995, 97-120) publié par l'Institut Catholique de Toulouse, 31 rue de la Fonderie - 31068 Toulouse Cédex. Nous remercions la Rédaction de la susdite revue de nous avoir accordé l'autorisation de reproduire ce texte.

Les formes exotiques de la sainteté ont depuis longtemps fasciné l'Occident. Un des premiers ouvrages de l'"Orientalisme", alors naissant, fut le livre de F. Tholuck : *Sufismus (sic !) sive Theosophia Persarum Pantheistica*, publié en 1821 à Berlin. Chacun sait que la grande oeuvre de Louis Massignon - l'orientaliste le plus "médiatisé" qui ait jamais été - était consacrée au mystique al-Hallâj, autour duquel il reconstruisait presque tout le domaine de la pensée islamique. De nombreux textes sont désormais accessibles en traduction, que ce soit des ouvrages mystiques complets, ou des compilations anciennes de "dits"². En outre, depuis la publication, vers 1940, par E. Dermenghem de ses classiques *Vies des saints musulman*³, on peut aller plus loin et saisir dans le concret quasi quotidien les formes islamiques de la sainteté. Toutefois la perspective de ces ouvrages est généralement limitée à l'aspect moral : conseils théoriques ou exemples pratiques, et leur succès vient sans doute de ce que, par-delà un certain exotisme de façade, le contenu est en fait facilement universalisable.

En islam, comme dans l'Orient chrétien, il n'y a pas d'autorité qui canonise. C'est le peuple qui, collectivement attribue la qualification de "saint", ou plutôt de "proche (*walî*, pl. *awliyâ*) de Dieu". Dans cette note, je voudrais, m'appuyant sur une source encore non traduite en langue occidentale, attirer l'attention sur quelques points spécifiques du processus qui entraîne cette qualification.

Je prendrai pour exemple le plus célèbre saint de l'Égypte, Ahmad al-Badawî (596 Hégire / 1199-1200 p.C. - 675/1276). Celui-ci, d'origine maghrébine, a passé la plus grande partie de sa vie à

¹ Madame Marie-Thérèse URVOY : Licence de lettres classiques, DEA d'Arabe, Doctorat de philosophie arabe médiévale, Doctorat ès-Lettres. Professeur de pensée arabe et d'arabe classique à l'Institut Catholique de Toulouse. Elle a publié « *Traité d'éthique d'Abu Zakariyya Yahya Ibn `Adi* » (Paris, Cariscript, 1991), « *Le Psautier Mozarabe de Hafis le Goth* » (Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1994) et de nombreux articles dans le *Bulletin d'Etudes Orientales*, *Sudia Islamica*, *Arabica*, *Miscelanea de Estudios Arabes y Ebraicos*, *Al-Qantara*, *Bulletin de Littérature Ecclésiastique*, *Encyclopédie Philosophique Universelle*, vol. III (PUF, Paris).

² Par ex. *Le mémorial des saints* de Farid-ud-Din 'Attar, réédité en collection de poche (Seuil, PointsSagesses).

³ Editions Baconnier, Alger (s.d.). Cet ouvrage a été récemment réédité.

Tanta, principale ville du delta du Nil. Il y a fondé une confrérie, la Ahmadiya, qui est de loin la plus importante du pays. Chaque année se célèbre la fête de la naissance (*mawlid*) du saint, qui est une source de revenus considérables. Ahmad al-Badawî est une incarnation typique du soufi populaire dont l'image a un grand impact sur les masses, tel qu'il s'est imposé dans tout l'Islam à partir du VI/XIIe siècle. Les indications sur sa vie et son activité ont été transmises par des auteurs de tous genres: intellectuels de haut niveau, comme l'historien al-Maqrîzî ; auteurs très populaires, qui ne sont pas connus par ailleurs, certains restant même anonymes ; auteurs de niveau intermédiaire, enfin, comme le célèbre hagiographe du X/XVIe s., al-Sha'rânî. Toutes ces traditions ont été compilées en 1068/1657-1658 par un mystique ahmadî, 'Abd al-Samad, dans un ouvrage intitulé *Manâqib (vertus) d'Ahmad al-Badawî*⁴. Ce livre comporte cinq chapitres de longueurs inégales, suivis d'un choix de poèmes du saint lui-même, ou qui lui ont été consacrés par des personnages importants.

Le chapitre I rassemble les sources. La présentation en est fort remarquable. Le premier cité est l'historien égyptien al-Maqrîzî (m. 845/1442) qui est une autorité incontestable, mais dont le ton est absolument neutre. Aussi cette citation (d'environ une page) est-elle suivie immédiatement d'un éloge encore plus long, émanant d'un auteur anonyme, mais sans aucune portée historique. Puis viennent quelques lignes empruntées à un auteur populaire, al-Wâsitî, inconnu par ailleurs. Outre quelques renseignements biographiques supplémentaires, elles contiennent un premier portrait physique du saint : "il avait un gros ventre et de fortes jambes. Il avait prestance et majesté. Il portait toujours le double voile" (p. 7). Puis vient ensuite une page empruntée à nouveau à un intellectuel célèbre, Ibn Hajar al-'Asqalânî (m. 852/1449). Ce grand cadî chafîite du Caire a surtout pour objectif d'annexer le saint à son école juridique. Mais il complète aussi son portrait: "le visage large, d'un teint moyen, entre le blond et le brun" (p. 7). Après quelques lignes de souvenirs personnels d'un personnage populaire, al-Sâlih al-Maghribî, dont on sait seulement qu'il a vécu environ un demi-siècle après le saint on passe aux deux auteurs les plus récents, qui sont aussi ceux qui ont le plus écrit sur notre personnage: Uzbak-le Soufi, auteur populaire qui semble avoir vécu vers le début du XI^e siècle de l'Hégire (fin XVI^e s.), et surtout l'auteur de niveau intermédiaire al-Sha'rânî, légèrement antérieur au précédent.

Ces deux sources sont d'ailleurs quelque peu mélangées dans la présentation. Notons qu'al-Sha'rânî complète minutieusement le portrait du saint : "Il était de grande taille, avec de lourdes jambes, de grands bras, un visage large et des yeux bruns, et un teint couleur de blé. Il avait trois cicatrices de variole, une sur sa joue droite, deux sur la gauche. Son nez était aquilin et portait deux grains de beauté pas plus grands qu'un grain de lentille, un de chaque côté. Entre ses yeux, il portait la trace d'un coup de canif que lui avait donné son neveu... Il ne cessa de porter le double voile et le turban à deux bouts pendants, depuis son enfance" (p. 15). Sha'rânî prolonge aussi ce portrait par l'indication d'attitudes : "il passait toute la journée et toute la nuit debout, regardant fixement le ciel jusqu'à en avoir les yeux rouges comme des braises. Il pouvait passer quarante jours et plus sans boire ni manger, sans dormir ni descendre de la terrasse" (p. 12).

Par ce résumé, on voit que, malgré le désordre qui caractérise ce genre d'ouvrages en Islam - désordre d'un point de vue cartésien - il y a un subtil dosage des témoignages destiné à donner un sentiment d'unanimité de tous les Musulmans, quel que soit le niveau intellectuel ou la classe sociale, autour du personnage célébré. Par ailleurs, la description physique est caractéristique du processus de "fabrication d'une image populaire" : les auteurs les plus proches du saint n'en disent rien, alors que Sha'rânî, qui est un des auteurs les plus récents, est celui qui donne le plus de détails ; cela est parfaitement compréhensible quand on sait que la "mémoire", surtout collective, reconstruit beaucoup plus qu'elle ne transmet. On le voit en particulier dans les contradictions qui peuvent être introduites pour les besoins de la cause, sans que le compilateur ne s'en inquiète. Ainsi, un collecteur d'anecdotes de soufis, Muhammad al-Hanafî, cité seulement dans un chapitre ultérieur consacré aux prodiges du saint, décrit Badawî non plus comme "avec un gros ventre et de fortes jambes", à l'instar des auteurs précédents, mais comme ayant "une allure fine, une corpulence svelte et mince" (p. 42). C'est qu'il a besoin de ce trait pour situer un défi lancé par notre personnage à ses disciples de le porter sur leur dos, celui qui ose le réaliser étant puni par une infirmité⁵.

⁴ J'utilise l'édition populaire de l'imprimerie Muhammad 'Ali Subayh, le Caire, s.d.

⁵ Je ne reprends pas ici cet aspect de l'hagiographie que j'ai traité dans "Le genre manâqib comme auto-analyse collective" (*Arabica*, XXXVIII, 1991, p. 307-325). Il est à noter que l'idée d'une punition physique pour manque de foi dans le saint n'est pas absente du christianisme, notamment du christianisme oriental. On le trouve par ex. dès "l'Évangile arabe de l'enfance" (en réalité syriaque. Cf. P. Peeters : *Évangiles apocryphes*, II: *L'Évangile de l'enfance. Rédactions syriaques, arabes et arméniennes traduites et annotées*. Paris, 1914). On le retrouve encore dans des récits des années 1925 concernant le P. Charbel (cf. P. Dumas : *Vie et prodiges du Moine Charbel d'après les documents recueillis par le Père Chebli*. Fatima-éditions,

Ce premier chapitre se clôt par un récit de l'émigration de la famille du saint, du Maghreb vers l'Orient, récit attribué à son frère, mais sans indication de transmetteur. Le chapitre II donne la chaîne initiatique à laquelle se rattache Badawî et décrit ses disciples. Il transcrit aussi le rituel du pacte d'affiliation (*mubâya'a*) à la confrérie, rituel que j'ai étudié ailleurs⁶. Le chapitre III donne des "exemples de prodiges du saint accomplis de son vivant". Le chapitre IV est consacré au *mawlid* "célébré chaque année sur la tombe de Badawî", aux polémiques qu'il a suscitées, aux prodiges accomplis à la confusion des détracteurs, et aux avantages qu'on obtient en y participant. S'y ajoutent des "exemples de prodiges survenus en dehors du *mawlid*". Enfin, le chapitre V se veut doctrinal. Il est intitulé : "commandements du Maître utiles dans ce monde et dans l'au-delà", mais il dévie très vite vers le récit de prodiges attribués au successeur immédiat de Badawî, 'Abd al-Muta'âl, avant de se conclure par quelques maximes du célèbre Hasan al-Basrî (m. 110/728), premier grand nom de la mystique musulmane, maximes qu'aurait rapportées notre saint.

Dans l'historiographie musulmane, toute notice consacrée à une personne donne sa généalogie, la plus complète possible. Cela est tout naturel puisqu'en arabe chacun est désigné comme "Un tel, fils (*ibn*) d'Un tel". L'historien Maqrîzî ne manque pas à la règle et nous parle de "Ahmad, fils de 'Alî, fils d'Ibrâhîm...", faisant remonter la filiation à 'Alî b. Abî Tâlib, cousin et gendre du Prophète. Certes Abû Tâlib n'est pas lui-même sans ancêtres, mais on suppose sa propre généalogie connue, et elle se situe dans l'anté-islam, alors que 'Alî est l'éponyme de toute une tradition religieuse, revendiquée par le Chiisme, mais aussi par une bonne partie du Surrûsme.

Avec l'auteur populaire Uzbek-le Soufi, cette généalogie est reprise avec insistance. D'une part dans la liste donnée par Maqrîzî, il ajoute le *laqab* (surnom, mais aussi titre honorifique) de cinq personnages qui sont des imams chiites duodécimains, mais aussi des sujets vénérés par les sunnites pour leur piété (Hasan al-'Askarî, 'Alî al-Hadî, etc). D'autre part il remonte jusqu'à vingt générations au-delà de 'Alî b. Abî Tâlib. Cela lui permet de souligner la parenté de Badawî avec le Prophète Muhammad, par la personne de 'Abd al-Muttalib, et aussi, remontant jusqu'au personnage mythique de 'Adnân, d'inscrire son héros dans la légende d'Ismaël⁷. Sont ainsi synthétisés arabisme, islam sunnite et une part importante de l'islam chiite. Aussi Uzbek pense-t-il pouvoir affirmer que cette généalogie est "une confirmation de la véracité du saint" (p. 8) !

Le même auteur s'attarde par ailleurs sur un autre aspect de cette généalogie. Au lieu de remonter dans le temps, de fils en père, il commence en 72 H / 691-692 où, après un conflit dont la Mecque fut l'enjeu, des membres de la famille du Prophète se dispersèrent dans le monde. L'un d'eux aboutit au Maghreb où il fonda une lignée qui est décrite, comme dans l'Évangile de Matthieu, sur le modèle : "Un tel épousa Une telle, et engendra Un tel". Une différence essentielle réside cependant dans le fait que la série n'est pas donnée sèchement mais agrémentée de nombreuses considérations de valeur : la première épouse citée est "fille du sultan" local, qui "affectionnait et comblait" son gendre. Cela permet l'enrichissement des réfugiés en seulement deux générations : "Dieu l'aida alors et il acquit des biens et des maisons... Ils furent heureux et prospères au point d'en oublier le Hedjaz" (p. 8). Au cours des générations suivantes, les épouses sont toutes soit "d'une grande famille du Maghreb..." soit "d'une beauté accomplie", "bonne et belle", "saine et sans défaut"... , soit même les deux à la fois. Toutes engendrent entre trois et cinq enfants, sauf deux qui n'en ont qu'un, et deux qui en ont six chacune: la mère de Badawî est l'une d'elles, et lui-même est le dernier de sa famille.

Le premier chapitre de la compilation de 'Abd al-Samad se clôt par une nouvelle généalogie de notre personnage, remontant cette fois jusqu'à Adam, cinquante générations au-delà de 'Alî b. Abî Tâlib. Elle permet de détailler le processus créateur en remontant d'Adam jusqu'au pouvoir divin. Le moteur de cette analyse est la notion de "lumière" (*nûr*), et plus précisément de "lumière muhammadienne" (*nûr muhammadi*)⁸, notion qui intervient aussi bien dans les doctrines mystiques que dans le culte dû à la famille du Prophète (*ahl al-bayt*).

Toulouse, 1952, p. 72-73: cas d'une femme qui est punie, à travers son petit-fils, pour avoir estirné que "l'odeur de son corps était désagréable". Ce jugement est assimilé à un manque de foi et la punition cesse avec l'amende honorable et le contact d'une relique).

⁶ "Ritualisme et magie dans le soufisme populaire d'après une compilation égyptienne du XI/XVI^e siècle" (*Miscelanea de Estudios Arabes y Hebraicos*, XXXVIII-1, 1989-1990, p. 367-378).

⁷ Sur le caractère purement mythique de celle-ci, voir l'admirable étude de R.Dagorn : *La geste d'Ismaël d'après l'onomastique et la tradition arabes* (Droz, Genève, 1981).

⁸ Cette notion a été particulièrement exploitée dans les ouvrages, bien connus du grand public de H. Corbin.

Mais cette perspective mystique n'est pas détachée du monde. juste avant cette dernière généalogie par la lignée paternelle, est donnée celle de la mère du saint, jusqu'au quatrième degré du côté paternel et jusqu'au troisième du côté maternel. Elle souligne ses racines dans la ville de Fès, et plus précisément dans le quartier d'al-Hajar al-Bilât. Certes, on sait qu'en Occident, au haut Moyen Age, lorsque les évêques se recrutèrent surtout dans les grandes familles, se fit dans l'imaginaire hagiographique chrétien une alliance entre noblesse et piété, et que cette assimilation laissa longtemps des traces⁹. Mais par ailleurs le christianisme a toujours insisté sur la pauvreté des débuts de l'Église. L'islam, par contre, a d'emblée insisté sur l'opulence de ses fondateurs¹⁰. Il y a de nombreux saints pauvres en islam, mais ils revendiquent alors l'exemple de la conduite soit du Prophète, soit de telle personne de son entourage, non l'impact de leurs origines sociales, soulignant éventuellement la rupture entre ces origines et cette conduite.

Le contraste entre les deux univers mentaux, musulman et chrétien, est particulièrement net dans le récit suivant de l'émigration de la famille de Badawî vers l'Orient, où des réminiscences évangéliques se font jour, mais transposées dans un tout autre cadre :

Quand Dieu permit à 'Alî b. Ibrâhîm d'aller à la Mecque avec sa famille et ses enfants, laissant ses biens et sa demeure à Fès dans le quartier d'al-Hajar al-Bilât, il s'entendit dire en songe: "Réveille-toi, nonchalant, et rends-toi avec ta famille et tes enfants à la Mecque, car nous avons en cela un dessein pour que tu voies un signe de nous". Le sharîf¹¹ 'Alî a dit: "je me suis réveillé ébloui et j'ai dit à ma famille et mes amis ma décision. Cela dans la nuit d'un lundi de l'année 603 H./1206-1207. Le lendemain nous étions prêts pour le départ. Les gens pieux et vertueux nous pleurèrent en disant: "votre départ nous plonge dans la nuit!". Tous les gens de Fès étaient attristés et nous dûmes partir malgré eux et malgré leurs dirigeants. Le sultan d'al-Andalus apprit notre départ, ainsi que celui de Tunis-la Verte; ils nous accompagnèrent un peu pour nous dire adieu en disant: "la lumière de notre pays est partie, ainsi que la nef de notre piété". Nous leur ordonnâmes de rentrer chez eux et ils obtempérèrent en pleurant (p. 16).

Le lien entre noblesse et élection divine se prolonge au-delà du saint lui-même. S'il reste, pour sa part, célibataire¹², le jeu d'alliances nobles est continué par son frère aîné, Hasan, qui est présenté comme le plus proche de lui. Mais on peut remarquer qu'avec celui-ci le ton change et se rapproche d'un conte des mille et une nuits, comme le montre le récit suivant qui est mis dans sa propre bouche:

Alors que nous vivions en paix à la Mecque, il me fut dit: "Va au Yémen et marie-toi, pour ton bien, avec Fâtîma bint 'Ari Abû-I-Khayr ; sache que tu a un bras paralysé". A mon réveil, mon père vint à moi : 'Raconte-moi ce que tu as entendu et vu en songe, et moi je te raconterai à mon tour" – "je préfère que tu racontes toi-même" - "Tu as vu telle et telle chose au sujet de Fâtîma-la Yéménite. Sache qu'elle est noble et l'ornement des enfants d'al-Hâdi. Patiente et tu auras la joie de la voir venir en personne". - "Père, si elle ne vient pas, nous n'aurons plus rien à faire ensemble !" - "Sache, mon fils, que l'ambition spirituelle (himam) peut déplacer les montagnes".

⁹ Au XVIII^e s., par ex., le P. Touron, dans sa *Vie de Saint Dominique de Guzman fondateur de l'ordre des Frères Prêcheurs*, écrit encore : "Selon le témoignage des anciens auteurs, les parents de notre Saint, Dom Félix de Cuzman, et D. Jeanne de Aza, n'étaient pas moins recommandables par leur foi vive féconde en toutes sortes de fruits de justice et de charité, que par l'antiquité de leur noblesse, et par tous les autres avantages que le monde estime" (Paris, 1739, p. 2. L'ouvrage se clôt, p. 768, par le texte d'une "déclaration des consuls et des magistrats de Bologne qui attestent que leurs ancêtres avaient donné à S. Dominique le titre et tous les privilèges de citoyen de Bologne, en considération de son illustre naissance de la maison de Guzman").

¹⁰ Cf. H. Lammens : *La Mecque à la veille de l'Hégire* (Imprimerie Catholique, Beyrouth, 1924, p. 322-323).

¹¹ Titre donné aux descendants du Prophète

¹² On sait que ce phénomène n'est pas fréquent en Islam, où la sexualité est valorisée et présentée comme "une aumône à Dieu". Elle n'est d'ailleurs pas évacuée dans notre texte comme le montre le passage suivant : "je l'incitai à se marier ; il refusa en disant : "Tu m'ordonnes de me marier, mon frère ; mais Dieu m'a promis que je ne me marierai qu'avec les belles houris que Dieu a créées et placées dans son paradis". Nous avons respecté son désir désormais" (p. 19). Le plus célèbre théologien de l'islam sunnite, al-Chazâlî affirmait sérieusement que pour récompenser Jésus de sa chasteté dans ce monde, Dieu lui aurait donné cent épouses dans l'au-delà. Cf. J. Jomier : "Jésus tel que Ghazâlî le présente dans "al-Ihyâ" (*Mélanges de l'Institut Dominicain d'Etudes Orientales*, t. 18, 1988, p. 54).

Je n'eus pas longtemps à attendre avant l'arrivée d'une caravane du Yémen, conduite par un prince de belle prestance, noble et majestueux, qui était un sharîf des Banû-l-Hâdî. L'accompagnait une fille charmante nommée Fâtîma, d'une beauté exceptionnelle, et douée de grandes qualités. Toutefois, elle était infirme et abandonnée des médecins. Il avait été dit en songe à son père: " 'Alî, offre ta fille Fâtîma au sharîf Hasan b. 'Alî b. Ibrâhîrn de la Mecque, et elle sera guérie, si Dieu le veut". Il avait voulu vérifier cela. Il demanda la permission de venir chez nous et il l'obtint. Dès son entrée il nous salua, et mon père lui dit : " 'Alî, il semble que tu doutes de l'avertissement que tu as eu en songe au sujet de ta fille Fâtîma et de son mariage avec mon fils Hasan. Sache que nous savons qu'il y a en ta fille une chose connue seulement de Dieu et de ses parents: elle a une main paralysée. Qu'elle épouse mon fils et elle sera guérie, s'il plaît à Dieu!" - "Volontiers! Je m'engage à ce que, si elle guérit, elle soit sa femme, s'il plaît à Dieu". Sur ce, nous nous quittâmes. Le matin suivant, le voilà qui vient vers nous tout heureux, en nous disant: "Cousins, Dieu nous a exaucés. je marie ma fille Fâtîma à ton fils Hasan". Ils se mirent d'accord et établirent le contrat (p. 17).

Ainsi situé dans une famille d'illustre lignée, le saint doit alors se distinguer par des signes de sa propre mission. Ils sont essentiellement de trois types. Le premier est la reconnaissance visuelle par une personne inspirée. Le parallèle avec la salutation d'Élisabeth à Marie, et surtout l'annonce de la venue de Jésus par Jean-Baptiste s'impose ; mais le cadre social est tout autre, et la prémonition est ici d'une précision remarquable.

Vint également le sultan de la Mecque et les ashrâf, disant: "Où est le sharîf Ahmad-le Voilé ?" Mon père répondit: "Il n'y a parmi nous que mon fils Ahmad qui porte ce surnom". - "Montrez-le nous, car mon aïeul le Prophète me l'a décrit dans un songe en disant : "il viendra du Maghreb, âgé de sept ans, et entrera à la Mecque âgé de douze". Il m'a ordonné d'aller à votre rencontre, de saluer le sharîf Ahmad-le Voilé et de recevoir sa bénédiction. Il m'a dit aussi qu'il aura un état mystique (hâl) et formera des adeptes, dont certains parmi les plus grands". Mon père 'Alî répondit : "Ce garçon est encore jeune; d'où pourrait-il avoir ces états ? Est-ce bien lui ou un autre ?" - "Sache que mon aïeul le Prophète m'a dit en songe comment il était: "Il quitte le Maghreb avec son père à l'âge de sept ans et entre à la Mecque à onze ans"; de plus, si tu doutes: "dans son beau visage, sur son nez aquilin, il porte deux grains de beauté noirs, un de chaque côté, plus petits qu'un grain de lentille". Le sharîf 'Alî dit à Hasan de présenter le garçon. Quand le sultan le vit, il le reconnut et, se levant l'embrassa et le fit asseoir auprès de lui en disant : "Oui, c'est bien lui ! Il dépasse même sa description!" Il l'honora grandement; puis il s'en retourna (p. 16).

Le second signe est le rattachement à des saints dont le culte est déjà instauré. Dans le cas de Badawî, ce sont 'Abd al-Qâdir al-Jîlânî et Ahmad al-Rifâ'î¹³ qui le visitent en songe et sur les tombes desquels il va ensuite en pèlerinage, visitant au passage d'autres saint, morts ou vivants à travers l'Irak. Très caractéristiquement, le récit branche directement sur la liste des visites faites la description de prodiges accomplis qui témoignent de la puissance ainsi acquise (hommes que l'on fait mourir puis ressusciter, afin d'obtenir leur allégeance). Il s'agit en effet d'une véritable domination sur un territoire qui est accordé à chaque saint¹⁴. L'allégeance se fait par une sorte de rituel de politesse où les uns multiplient les éloges que les autres refusent brutalement :

Tous les hommes, les femmes et les enfants sortirent à notre rencontre en disant : "Que nos chers seigneurs et maîtres soient les bienvenus. Ils sont nos aimés, la pupille de nos yeux, le souffle de nos états mystiques, les compagnons de nos coeurs, la sanctification de nos libations, le guide de notre science, nos qutb¹⁵ et les

¹³ Al-Jîlânî a été considéré par la tradition comme le fondateur de la confrérie des Qâdiriyya, ce qui l'aurait rapproché des VII/XIII^e siècle, période d'essor des confréries. En fait il en est un patron, mais elle a été fondée après sa mort, et al-jîlânî lui-même a vécu de 470/1077 à 561/1165 (cf. J. Chabbi : "'Abd al-Kâdir al-Djîlânî personnage historique", *Studia Islamica*, t. XXXVIII, 1973, p. 75-106). Quant à al-Rifâ'î, il est mort en 578/1183 (cf *Encyclopédie de l'Islam*, 2e éd., t. III, p. 1236 b-1237 b, art. de D.S. Margohouth).

¹⁴ Voir "Le genre manâqib...", où ce thème est approfondi.

¹⁵ "pôle" mystique. Chaque époque est censée connaître un sujet qui "polarise" les états mystiques de son temps.

filis de nos qutb!" Hasan leur dit: "Assez de paroles ! Modérez votre langage ! Nous ne saurions être satisfaits de ce qui se dit. Votre éloge est blâme, et cela est un défaut pour les détenteurs d'états mystiques. Seul Satan-le Lapidé peut se réjouir de l'éloge et de la louange (p. 53).

Comme le montre la dernière phrase, ce n'est pas par humilité que ces éloges sont refusées, mais parce que le degré atteint par le saint dans la hiérarchie mystique ne lui permet d'en recevoir que de ses égaux ou supérieurs. C'est pourquoi le texte enchaîne immédiatement sur une apparition en songe d'al-Rifâ'î à Badawî, où le premier appelle le second : "ô chef des hommes de Dieu" (p. 54), et insiste sur ses qualités exceptionnelles pour lui confier une nûssion.

Enfin, dernier signe, la personnalité elle-même se doit d'être atypique. Dans le cas de Badawî, le moment où il va commencer à agir en son nom propre est marqué par l'adoption d'une attitude caractéristique, qui le définira durant tout le reste de sa vie :

Le sharîf Hasan a dit : "Une nuit de Ramadan de 634 (1237), alors que je dormais, ma sœur Fâtima vint me réveiller pour me dire: "Fils de mon père, sache que mon frère Ahmad veille toute la nuit en fixant le ciel; et le jour, il jeûne. La pupille de ses yeux est devenue ardente comme une braise. Depuis quarante jours il n'a pris ni nourriture ni boisson" - "Fâtima - lui dis-je -, par Dieu, le départ de notre frère Ahmad est imminent" (p. 60)¹⁶.

Ce genre de conduite, qui devient fréquente à partir du VI/XIIe siècle, avec la généralisation d'un soufisme populaire (les "marabouts" du Maghreb en sont l'aspect le plus connu), n'a pas été sans susciter les réactions de la part des hommes de religion traditionnels. L'islam se présente en effet essentiellement comme "savoir" ('ilm), c'est-à-dire mémorisation de textes (Coran, tradition du Prophète ou de ses proches), sur lesquels s'applique, ultérieurement, la "réflexion" (fiqh, terme qui désigne le Droit musulman). Il n'y a pas de clergé en islam sunnite, mais bien une classe de "spécialistes" qui s'appelle tout naturellement des "tsavants" ('ulamâ, pl. de 'âlim ; francisé en "ouléma"). Cette classe a longtemps résisté au phénomène maraboutique, avant de s'en laisser considérablement imprégner. La compilation qui nous occupe ici se fait le témoin de cette rivalité : elle donne plusieurs récits d'oulémas punis pour ne pas avoir reconnu la puissance du saint¹⁷, mais elle prétend aussi établir le "savoir" de celui-ci. Outre quelques vagues allusions à sa connaissance du Coran, des sept "lectures" canonique¹⁸, voire de quelques ouvrages célèbres, c'est surtout le récit suivant qui indique la vraie nature de ce savoir (on notera qu'il est donné deux versions différentes, en même temps) :

D'après les *Tabaqât* d'al-Sha'rânî (...) :

Taqî-l-Dîn ibn Daqîq al-'Îd (grand-cadi d'Égypte) connut un autre prodige avec Badawî par l'intermédiaire de 'Abd al-'Azîz al-Dayrânî. Il envoya dire à ce dernier: "Mets à l'épreuve cet homme (Badawî) qui occupe tant les gens, au moyen de ces questions. S'il te répond, c'est un saint". Al-Dayrânî accomplit sa mission et eut la meilleure réponse de Badawî, qui ajouta : "Ces réponses, vous les trouverez dans le "Livre de l'arbre". Ils les y trouvèrent, comme il l'avait dit (...)

D'après al-Suyûti:

Lorsque Taqî-l-Dîn Ibn Daqîq al-'Îd, le grand cadi, connut la renommée de Badawî, il lui envoya 'Abd al-'Azîz al-Dayrânî afin de s'informer: "Si tu trouves qu'il est du nombre des gens instruits, demande-lui de prier pour toi", lui recommanda-t-il. Or lorsque Badawî vit al-Dayrânî, il lui dit, avant même qu'il ne parle: "O 'Abd al-'Azîz, salue le grand cadi et dis-lui de corriger des fautes dans le Coran qui est suspendu au centre de sa maison, fautes qui sont à tel et tel endroit". Al-Dayrânî revint chez Ibn Daqîq et lui conta ce que Badawî lui avait dit. Et il reconnut la valeur de celui-ci (p. 44).

¹⁶ J'ai également étudié cette question de l'attitude atypique dans "le genre *manâqib*...".

¹⁷ Cf. ci-dessus n. 4.

¹⁸ Certains mots du Coran peuvent être lus différemment, selon qu'on les "vocalise" (mise en place des voyelles) de telle ou telle façon. Sept variantes sont officiellement reconnues.

On voit donc que ce "savoir" est en fait de la divination. Car c'est bien ce qui intéresse le plus la masse populaire qui est le public de la confrérie ahmadiya. Aussi le recueil détaille-t-il complaisamment les récits d'inspiration en songe, notamment pour l'éveil de la vocation du saint :

Badawî a dit: "Pendant que je dormais près de la sainte Ka'ba, j'entendis une voix me dire: "Réveille-toi, toi le courageux; proclame l'unicité du Roi omniscient". Or, j'avais dormi sans avoir récité mon wîrd (formulaire mystique). Je me levai, fis des ablutions, récitai la prière indiquée et lus des passages du Coran; puis je me rendormis. Mais la voix revint une deuxième fois et me dit : "Lève-toi, toi le courageux; proclame l'unicité du Roi omniscient et ne dors plus, car quiconque cherche les hauteurs ne dort pas, ne prend ni boisson ni nourriture, ne se satisfait d'aucune demeure ni d'aucune station; par contre, il exerce son âme par le jeûne et par la veille dans les ténèbres, alors que tout le monde dort. Par tes nobles aïeux, tu atteindras un état et une station élevés. Dirige-toi vers le Levant et ne doute point de ce rêve, mais va visiter les héros et les hommes nobles". Je me réveillai aussitôt de mes rêves doux et délicieux. Or c'était la nuit du 10 shawwal 633 (22 juin 1236) [Il se confie à son frère Hasan qui lui explique le pouvoir que chaque saint a sur un pays].

Quand j'eus fini d'écouter mon frère, je me rendormis et dans la même nuit, la voix m'interpella par trois fois, me disant : "Ahmad, toi le héros, seul craint les hommes celui qui n'a point d'hommes derrière lui. Mais toi, tu as derrière toi des honunes, et quels hommes !" (...).

Quand je me réveillai, mon frère Hasan vint à moi et me dit: "Ahmad, me racontes-tu ton songe, ou est-ce moi qui te le raconte ?" - "je préfère que ce soit toi qui raconte" - "Tu as vu telle et telle chose", et il me raconta ce que j'avais vu et entendu. J'en fus étonné. je me disais en moi-même: "C'est une chose curieuse, car c'est un songe que j'ai vu en dormant, et je n'en ai parlé à personne. Seul l'a connu le Roi omniscient". Quand Hasan vit mon étonnement, il me dit: "Ahmad, toi le héros, parmi les signes favorables qui indiquent le rapport avec Dieu, il y a la révélation faite au fidèle de tous les états mystiques. Sache, mon frère, que tous les hommes sont venus à moi et m'ont enseigné la totalité des états mystiques, en accord entre eux. Le cheikh 'Abd al-Qâdir al-Jilânî a obtenu l'assentiment de tous sur ce qu'il a dit à Sidi Ahmad al-Rifâ'î". Je répondis : "Mon frère, patiente jusqu'à la nuit prochaine et je t'apporterai la réponse, si Dieu le veut".

La nuit suivante, tandis que je dormais, je vis deux hommes majestueux qui vinrent vers moi et me saluèrent. je leur rendis le salut et dis : "Qui êtes-vous ?" L'un d'eux répondit : "je suis 'Abd al-Qâdir al-Jilânî, et voici Ahmad al-Rifâ'î". - "Que me voulez-vous ?" - "Ahmad, nous t'apportons une grande annonce" - "Laquelle ?" Ils me dirent: "Ahmad, nous t'apportons dans nos mains les clés de l'Irak, du Yémen, de l'Inde, du Sind, du pays de Rûm (l'Empire byzantin), de l'Orient et du Maghreb. Quelque clé que tu désires, nous te la donnerons" - "je suis des vôtres, mais je ne reçois de clé que de la main de Celui qui ouvre". Al-Rifâ'î reprit: "Cher cousin Ahmad, voici le maître 'Abd al-Qâdir; Dieu lui a donné pouvoir sur moi et sur toi, et lui a remis tous les états mystiques. Or, nous t'avons élu parnu tous les honunes. C'est un cadeau du Dieu Grand et Très-Haut. Nous et toi sommes du même élément. Nul intrus ne s'est interposé entre nous. Tu seras plus honoré avec nous et nous serons plus magnifiques avec toi. Prends donc la clé que tu désires, car nous te donnons les clés des pays et des fidèles de par l'ordre de Dieu Très-Haut. Il est absolument nécessaire que tu nous rendes visite, et nous t'indiquerons une voie féconde. Car tous les saints ont scruté les chroniques des mystiques et n'ont trouvé de compétent pour cette affaire que toi. O étalon (fahl) des hommes, lève-toi et visite-nous pour recevoir ta mission de nous. Ceci est le signe entre nous, sur lequel nous sommes tombés d'accord". (...)

Je me réveillai, joyeux et content, et vis venir à moi mon frère qui me dit : "je te félicite, Ahmad. Cette nuit sont venus al-Jilânî et al-Rifâ'î qui t'ont fait une prédiction. Mon frère, ce sont les rois de la présence divine; conduis-nous pour que nous les visitions, avec la permission de Dieu". (p. 47-50)

Une autre objection faite par les oulémas au soufisme populaire était l'immoralisme qui se manifestait dans ses fêtes. Notre compilation répond à cela de deux façons. D'une part, par un exposé doctrinal:

Avertissement.

Sache - que Dieu te soit miséricordieux - que certains pourraient s'opposer à l'idée que Badawî est un vrai saint en disant: "Puisqu'il est aussi puissant et efficace après sa mort également, pourquoi n'intervient-il pas pour empêcher les pécheurs d'assister à son mawlid ?" On peut répondre de plusieurs façons:

1) Cela ne relève pas de son obligation légale (taklîf), car il est en un séjour où il n'y a point d'obligation légale, qui est l'Etat intermédiaire (barzakh).

2) C'est un trait de la Providence que celui qui se présente au mawlid alors qu'il a commis un péché soit pardonné, ne serait-ce qu'un peu plus tard.

3) Ce qui est prédominant dans l'état de Badawî après sa mort, c'est le contentement (bast). Qushayrî a dit, dans sa Risâla : "L'homme comblé peut avoir un consentement qui se mesure à la Vérité, à l'exclusion du désir des choses multiples, et être satisfait sans être influencé, d'aucune manière, par quoi que ce soit" (p. 71).

D'autre part, par des récits opposant la fragilité du savoir à la puissance de l'élection divine :

Mon maître, le cheikh al-Shinnâwî, m'a raconté qu'un homme déclara qu'il était mal d'assister au mawlid de Badawî. La foi lui fut ôtée et plus rien en lui ne répondit à la religion de l'islam. Il demanda à Badawî de le secourir. - "A condition que tu ne recommences plus" - "Soit", dit l'homme. Badawî lui rendit la foi en lui demandant : "Qu'est-ce que tu trouves mauvais, ainsi ?" - "La promiscuité entre hommes et femmes". Badawî répondit : "Cela arrive également dans le tawâf (à la Mecque) et personne ne l'a jamais interdit". Il ajouta : "Par la Majesté divine, personne n'a péché dans mon mawlid sans qu'il ne s'en soit repenti et que son repentir ait été agréé. Je dirige bien les animaux et les poissons de la mer; serais-je incapable de protéger ceux qui assistent à mon mawlid ?" (p. 73-74).

Dans le genre littéraire *manâqib*, les prodiges et miracles constituent la plus grande part. Nombre de ces miracles ne sont pas sans rappeler ce que l'on peut trouver dans l'hagiographie chrétienne, notamment franciscaine, voire dans l'Évangile :

- nourrir beaucoup de personnes avec très peu de provisions:

- Muhammad al-Farrân faisait le pain de Badawî. Il remuait le feu du four avec sa main et en sortait de même le pain. Il faisait cuire un ardab de farine avec environ deux verres de combustible. Il faisait également la cuisine. Quand il ne trouvait rien à présenter à manger, il remplissait la cruche au puits et en retirait de l'huile de sésame ou de la graisse. Les fuqarâ¹⁹ trouvaient à cela une grande saveur. Il pétrissait la totalité du pain de sa main sans l'aide de personne, ce qui est un prodige éclatant, car chaque galette qu'il façonnait était plus petite qu'un oeuf de poule²⁰. S'il implorait quelqu'un parmi les grands au bénéfice d'un tiers, sa prière ne pouvait être refusée (p. 29)...

- Yûsuf al-Burullusî Un autre de ses miracles : il nourrit quarante personnes avec un seul poisson et une seule galette (p. 30).

- 'Awsâj al-Nfisri (...) Il accomplit des prodiges, tels que donner à manger à cent personnes avec un petit plat, ou porter un récipient avec soi dans le désert, et d'en sortir à volonté eau, miel, lait ou beurre de brebis (p. 33).

- établir la paix entre les animaux et entrer en relation avec eux:

¹⁹ Littéralement 'pauvres' (sing. *faqîr*). Nom que se donnaient à eux-mêmes les soufis. Cela n'a rien à voir avec le 'fakîr'.

²⁰ Le sens de ce prodige semble être le suivant : il faut autant de peine et de temps pour façonner une petite galette qu'une grande, étant donné le mouvement des doigts et des mains que cela demande; par contre, plus les galettes sont petites, plus grand doit être leur nombre pour épuiser une quantité donnée de pâte et nourrir un nombre donné de personnes.

- 'Abd al-'Azîm al-Râ'î (le berger). Il était le berger du bétail et des brebis de Badawî. S'il lui arrivait de s'absenter, il confiait son troupeau à un chacal qui le gardait jusqu'à son retour. Il faisait un pacte avec les chacals qui ne mangeaient que les bêtes mortes. Il envoyait souvent le bétail et les brebis au pâturage sans berger, et le bétail ne broutait que dans le champ de Badawî, ne dépassant jamais chez le voisin, bien au contraire, lui laissant près de la valeur d'un sillon de charrue de pâturage. Le bétail connaissait le champ de Badawî par inspiration divine (ilhâm) (p. 29).

- jamâl al-Dîn al-Burullusî. Il fit de nombreux prodiges. Il chevauchait les lions et appelait les oiseaux du ciel qui descendaient vers lui, et les poissons de la mer qui allaient à lui²¹ (p.30). - 'Alî al-Ba'albakî (...) Il chevauchait les hons, et il entra ainsi dans son pays avec ostentation (p. 31).

- 'Alî al-Qayrawânî (...) Il chevauchait les fauves, et s'il leur interdisait de manger tel animal, même si celui-ci couchait avec eux, ils n'y touchaient pas (p- 32).

- 'Imâd al-Dîn Il était chamelier, et les chameaux et autres animaux lui parlaient (ibid.)

- Sa'd al-Dakrûrî (.) Les animaux ennemis se rassemblaient chez lui sans s'attaquer entre eux, tels que le chat et la souris, le renard et les poules et le loup et les brebis. Personne ne pouvait s'asseoir chez lui, car on aurait dit qu'il y avait des serpents et des scorpions (ibid.)

- agir sur les objets :

Shu'ayb (...) Des gens injustes voulurent couper un palmier dans sa zâwiyya (ermitage) ; ils allaient le faire quand ils virent l'arbre se tordre comme un serpent, et ils s'en allèrent. Le palmier est encore tordu de nos jours (p. 34).

- etc.

Certains éléments de la légende franciscaine peuvent se retrouver transposés dans un tout autre contexte. Ainsi le thème du balayeur n'est plus associé à l'humilité, mais au pouvoir magique d'ubiquité :

Muhammad al-Kannâs (le balayeur), chef des balayeurs du sanctuaire lors du mawlid annuel. Badawî l'aimait beaucoup. Il balayait chaque année son sanctuaire, ainsi que celui de 'Abd al-Qâdir al-Jilânî et celui d'Ahmad al-Rifâ'î, et plusieurs autres encore tant au Maghreb qu'ailleurs. Puis il revenait à Tanta en un instant (p. 30).

Mais il est à remarquer que les prodiges sus-dits ne sont attribués qu'à des épigones. Quand il s'agit de Badawî lui-même, le seul parallèle évangélique qui soit possible est la résurrection des morts:

Une femme perdit un petit enfant. Elle vint voir Badawî en pleurant et lui dit : "Maître, toi seul peux me faire retrouver mon enfant". Les fuqarâ voulurent la repousser, mais ils ne le purent pas. Elle répétait : "je t'en supplie, par Dieu et par Son Prophète !" Badawî étendit la main vers l'enfant et pria pour lui, et Dieu le ressuscita par le pouvoir (baraka) de sa prière et par celui de son aïeul le Prophète (p. 46).

Comme partout, y compris dans le Christianisme, les prodiges attribués aux saints musulmans sont le plus souvent utilitaires:

- protection des personnes:

- 'Umar al-Shinnâwî al-Ash'ath (...) Exemple de ses prodiges: il sort de sa

²¹ En Occident, le pouvoir des saints de dompter les bêtes sauvages est très antérieur à la légende franciscaine (cf. J. Simpson : *Les légendes de la vieille Europe*, trad. fr., éd. R. Laffont, Paris, 1987, p. 82).

tombe, à cheval, pour secourir ceux qui sont attaqués sur la route par les Bédouins et chasser leurs assaillants, puis il revient dans sa tombe (p. 30). - Sa'dûn (...) En diverses occasions, il cloua un loup qui venait dévorer son domestique (p. 31).

- Un homme portant une cruche de lait passa près de (Badawî). D'un geste, il la fit tomber; elle se cassa; le lait se répandit et en sortit un serpent qui s'en était gorgé (p. 38).

protection des biens:

- Le cheikh Wâlib. Si survenait quelque homme injuste, opprimant le pays, les gens apportaient leurs biens, les bijoux de leurs femmes, et leur argent, et les déposaient sous la coupole de sa tombe ; personne qui soit fauteur d'injustice ne pouvait alors y pénétrer, et si elle le tentait, ses membres se desséchaient. Un jour, un loup et un renard entrèrent dans sa maison pour y voler des poules ; il les cloua tous deux au mur jusqu'au matin, où les gens les capturèrent. Une autre fois, un individu vola un taureau d'un de ses fils. Il l'amena de sa maison et marcha avec l'animal toute la nuit, mais au matin il se rendit compte qu'il tournait autour du village sans en sortir. Les gens le prirent aussi (p. 27-28). - 'Alî al-Zinkâwanî (...) Si quelqu'un perdait une vache ou une ânesse, il lui disait : "Va à tel marché et tu la trouveras avec un individu de tel aspect, qui cherche à la vendre", ou bien: "Va chez tel boucher qui vient de l'égorger et qui cherche à la vendre". La personne allait au lieu indiqué et trouvait ses dires exacts (p. 32).

- 'Imâd al-Dîn (...) Une fois, des voleurs prirent l'impasse où il se trouvait, et voulurent partir après l'avoir volé, mais ils ne trouvèrent pas d'issue et restèrent ainsi jusqu'au matin où le chef de la police les captura tous en flagrant délit (p. 32).

- Ni'ma, garde armé (khafir) de Safad Les voleurs ne pouvaient rien dérober à Safad par peur de lui, car il les clouait à terre jusqu'à la venue du chef de la police qui les capturait, ou bien il sortait de sa tombe pour les chasser et sauver les biens des gens (p. 33). - Hasan al-Halabî m'a raconté : Alors que je voyageais en portant au mawlid de l'étoffe, sept cavaliers bédouins m'entourèrent pour me prendre ce que j'avais. Je dis en moi-même: "Sidî Ahmad, aujourd'hui je suis sous ta protection". Je n'avais pas fini de parler que je vis surgir un cavalier monté sur un cheval blanc. Il était voilé et on ne voyait de lui que les yeux. Il les chassa et ils disparurent de ma vue. je reconnus en lui Badawî (p. 74-75).

- Un bandit de grand chemin vola les effets d'un homme en visite au mawlid, les cacha sur lui et alla assister à ce mawlid. Il se tint sur la piste des chevaux avec les cavaliers. Son cheval s'emballa devant les soldats, qui foncèrent sur lui et le pourchassèrent jusqu'à le rattraper. Ils lui tranchèrent le cou et trouvèrent les effets sur lui. Ainsi la peur fait éviter aux brigands les visiteurs du mawlid (p. 75). - Un groupe d'hommes de la province de Bilbays crut en Badawî et lui consacra une bannière qu'ils portaient en allant au mawlid. Au début de l'année ces hommes allèrent au mawlid et descendirent dans une tente à Malqa, parmi les autres (porteurs de) bannières. Ils attachèrent deux chevaux aux portes de la tente et dormirent tranquilles et rassurés, à cause de ce qui s'était répandu parmi les gens au sujet de la sécurité que Dieu assure à ceux qui assistent au mawlid. Mais des voleurs vinrent de nuit prendre les chevaux. Les propriétaires des chevaux sortirent et demandèrent secours à Badawî. Alors qu'ils étaient assis, le premier des deux chevaux surgit tout seré. Ils l'attrapèrent et capturèrent son cavalier. Ensuite surgit le second cheval (ibid.)

- Quand le gouverneur du district de Tanta vint camper près de la vine et réclama du fourrage pour ses chevaux, il se trouva qu'il n'y avait ce jour-là de l'orge que chez Rakîn, lequel prit peur pour sa marchandise et vint raconter l'affaire à Badawî. Celui-ci lui dit : "N'aie pas peur ; si l'on te demande de l'orge, dis-leur que tu n'as que du blé de semence". On lui prit la clé du magasin et on l'ouvrit, mais on ne trouva que du blé de semence, comme il leur avait été dit. Ils s'en allèrent alors et ne le dérangèrent plus (p. 40).

recouvrement d'objets perdus:

- *Sîdî Muhammad (...) al-Sarawî descendit en barque depuis le Caire pour le mawlid de Badawî. Sa bague tomba dans le fleuve. Alors il dit : "Sîdî Ahrnad, je ne retrouverai ma bague que par toi". Quand il entra dans Tanta il secoua sa manche et la bague en tomba (p. 74). - Muhammad al-Shinnâwî m'a raconté: L'ânesse de mon frère Muhammad se perdit pendant le temps du mawlid. Il alla sur la tombe de Badawî et lui dit : "je ne partirai d'ici tant que mon ânesse ne sera pas revenue". Alors qu'il était assis sous la coupole de Badawî, il vit l'ânesse près du sarcophage. B s'en alla, monté sur elle (p. 75). - Un pâtissier descendit du Caire au mawlid et prit le bateau en ayant avec lui une gazelle portant ses affaires et tout ce dont il avait besoin pour la vente de la pâtisserie. Soudain, il chercha sa gazelle sans la trouver. Il vint alors prier humblement Badawî et la gazelle descendit, avec son chargement, du plus haut des toits. Les gens la regardaient et c'était en plein jour (p. 76).*

- *La bague du préposé aux lumières (de son sanctuaire) était tombée au fond de la mer. Il la demanda à Badawî qui la lui envoya dans le ventre d'un poisson acheté à un pêcheur (p. 83).*

- *Une lampe allumée tomba du haut de son minaret, durant le mois de Ramadan sans se casser sur le sol dur, ni s'éteindre, ni se renverser (ibid.).*

- délivrance de celui qui est injustement condamné:

Un homme fut pris injustement par le kâshif qui garde les affaires des visiteurs durant le mawlid annuel. Il était innocent de l'accusation qui lui était faite. Le kâshif le fit mettre au carcan, et voulut le torturer et le tuer en le dénonçant devant tout le monde. L'homme demanda secours à Badawî en lui disant l'injustice qui le frappait. Le carcan s'envola de ses mains. Il est suspendu au-dessus de la tombe jusqu'à nos jours (p. 76).

- etc.

Encore une fois, ces miracles sont des actes de puissance de la part de leurs auteurs, non des actes de charité. L'aspect intéressé n'est pas absent comme le montre l'anecdote suivante:

Un jour, Badawî appela Rakîn pour lui dire: "Dieu m'a prévenu qu'il va y avoir une grande cherté dans le monde. Achète donc du blé et en magasinne-le chez toi, pour que les gens n'aient pas à quitter le pays pour en chercher. Tu le leur vendras bon marché pour faire honneur à eux-mêmes et au Prophète". Rakîn lui baisa les mains et s'en alla. Il acheta du blé jusqu'à ce qu'il n'eût plus un dirham ni un dinar. Or le prix, à ce moment-là était au plus bas. Rakîn prit les bijoux de ses femmes et des objets appartenant à ses proches ; il les vendit pour acheter du blé qu'il emmagasina dans ses réserves. Quelques jours plus tard, le prix du blé monta et les gens eurent besoin de l'acheter de l'extérieur. Alors Rakîn demanda la permission à Badawî de le vendre : "Vends aux gens à bon marché. Tu te prépareras ainsi un trésor auprès de Dieu", lui répondit celui-ci. Rakîn ouvrit alors son magasin et vendit en faisant un grand bénéfice. Il reprit la liste des prix des bijoux et celle des personnes à qui il avait emprunté, et leur rendit avec un bénéfice supplémentaire, offrit des robes à sa famille, et fit honneur à tous. Ils le remercièrent de cela (p. 41).

L'aspect magique est visible dans le fait que la simple proximité de la tombe du saint est une protection par soi-même :

Quiconque se met à l'abri de son sanctuaire ne peut en être délogé par personne, si puissant et sûr de sa force soit-il. Celui qui attaque ce protégé ou lui nuit est tué immédiatement. Ainsi d'un des soldats de la Gharbiyya : il s'en était pris à quelques femmes de Bédouins ; elles se rassemblèrent pour chercher la protection du sanctuaire et montèrent en haut du minaret qui se trouve près de la coupole. La nuit suivante, ce soldat fut tué par les Bédouins, alors que ses compagnons échappaient à la mort. Désormais les gens respectèrent le sanctuaire, et ceux qui avaient à craindre quelque chose y trouvèrent refuge. C'est ainsi qu'un soldat d'une troupe qui campait là

voulut tuer un serviteur qui lui appartenait. Celui-ci entra dans le sanctuaire, s'y réfugia et demanda la protection du Saint Maître. Le soldat vint pour se saisir de lui et menaça les gens du sanctuaire de choses terribles, contre lesquelles ils ne pouvaient rien. Ils prirent peur et laissèrent la voie libre au soldat qui voulait se saisir du jeune garçon. Le soldat et ses compagnons s'avancèrent pour le prendre. Il posa sa main, qui était très grosse, sur un anneau de la porte qui n'était pas plus grand qu'une bague; cet anneau se dilata et la main y pénétra. A ce moment-là le tâbût²² fit entendre un bruit de craquement, et une grande lumière s'éleva, remplissant le ciel et la terre. Les gens des villages voisins la virent et crurent à un incendie; ils accoururent pour éteindre le feu et trouvèrent les choses comme il a été dit. Plusieurs personnes tombèrent à terre d'émotion, évanouies. Il se produisit des mouvements violents et incontrôlés, si bien que le soldat et ses compagnons eurent peur, laissèrent le serviteur et crurent désormais en Badawi.

Un homme mis un carcan passa, avec un groupe de gens, devant la porte du sanctuaire de Badawî. Il se sentit soulagé et y pénétra pour chercher refuge auprès du saint. Un des domestiques enleva le carcan de ses mains et le suspendit en face de la tombe. L'homme resta à l'intérieur du sanctuaire. Mais certains policiers voulurent aller à l'encontre des traditions du sanctuaire du Maître, en faisant sortir l'homme et en décrochant le carcan. Cette nuit-là le tâbût se mit à craquer et à faire entendre des explosions comme le tonnerre ; la terre trembla ; les oiseaux battirent des ailes ; le croissant (surmontant la coupole) tourna sur lui-même et la nouvelle nous parvint de la déposition, cette même nuit, du maître du pays; car celui qui avait voulu faire ce que nous avons dit était des siens et de ses partisans. Il n'y a pas longtemps, un homme du palais de Bagdad, qui se trouve dans l'île des Banû Nasr, dans la Manûfiyya, fut recherché par le kâshif de la Gharbiyya, qui voulait le tuer. Ses hommes le capturèrent lui mirent le carcan et le serrèrent autour de sa main. Ils passèrent la nuit dans un village nommé Labshît, dans la Gharbiyya, et le firent garder par des gardiens forts et solides. Cet homme demanda secours à Badawî et il ne revint à lui que sur le tumulus de Tanta qui se trouve du côté de Qahâfa, sa main droite, qui était attachée, libérée. Il revint à lui sans savoir où il était. Quand les gens du sanctuaire apprirent cela, ils lui enlevèrent le carcan et l'accrochèrent sur la porte de la nouvelle maqsûra (partie de la mosquée) du Maître qui s'ouvre du côté de la cour du sanctuaire (p. 84).

Enfin on met sur le même plan la protection et la vengeance :

Un groupe de malfaiteurs complotèrent une certaine année, avec les gens de Shubrâ Namla (...) en vue d'attaquer les embarcations des fuqarâ ahmadîs qui descendaient du Caire au mawlid. Ils le firent, les pillèrent et tuèrent certains d'entre eux. Dieu leur infligea un grand conflit avec le gouverneur de ces provinces, qui les fit tous tuer. Ils devinrent un exemple pour les autres, et ceci avant la fin de cette même heureuse année (p. 76).

Aussi le thème de la protection est-il lié à celui du respect dû aux saints populaires :

- Ahinad b. 'Alwân le yéménite (...) On lui amena un éléphant dans la zâwiyya et on lui demanda de le nourrir. Mais il n'y avait que le riz destiné aux fuqarâ. On voulut le prendre et on insista, malgré l'interdiction du cheikh. Alors, d'un geste, il fit enfoncer les pattes de l'éléphant dans la montagne, hors de la zâwiyya, et ses ossements y sont visibles jusqu'à nos jours dans le rocher pour quiconque va les visiter (p. 33).

- Muhammad Bitâla Son intercession était efficace auprès des 'ataba (gens qui disposent du droit de faire périr autrui) et des autres personnes du pouvoir, et il brisait ceux qui ne l'acceptaient pas en leur envoyant soit une lance de feu qui les empêchait de dormir, soit un fléau sur leur bétail et leurs enfants, soit encore une lèpre ou une éléphantiasis dans leur propre corps, qui les tourmentait pour la vie (p. 33).

²² Forme vide représentant le saint et posée sur son tombeau. On le promène dans certaines processions.

Non seulement le saint punit pour protéger, mais il peut accomplir un acte magique pour couvrir de confusion l'auteur d'un acte irrévérencieux, même anodin:

Bashîr (...) Les gens de Hatût le mirent une fois à l'épreuve en lui servant de l'âne égorgé dans du kashk. Quand il vit la nourriture, il dit: "les fuqarâ ne mangent pas d'âne !" Puis il fit "Trrr, trrr, trrr", et la viande de l'âne s'envola des bols et tomba par terre (p. 35).

Ou encore un saint peut réaliser de force un voeu qui lui a été fait et dont l'auteur s'est ensuite dédit :

Yûsuf al-Burullusi (...) Une fois un bédouin fit le vœu de lui donner un poulain, puis revint sur sa promesse ; et alors qu'il passait près de la tombe, le poulain se dressa et y pénétra, et personne ne sut où il avait disparu (p. 30).

Quant au pouvoir magique qui est ainsi mis en oeuvre, les textes de notre compilation oscillent entre son caractère automatique et sa gratuité.

Ainsi, la satisfaction de l'âme peut être due au lieu même d'une prière :

On me dit une fois: "Prie demain soir à la mosquée d'Abû junayna, et tu seras étonné". je le fis et j'éprouvai dans mon coeur une aise et une sérénité que je ne trouve pas dans les sanctuaires des grands imâms tels qu'alShâfi'i, Dhû-I-Nûn al-Misrî, et d'autres saints personnages du même rang (p. 30).

ou, au contraire, être attribuée ou refusée en tout arbitraire par le saint.

Lorsque Badawî arriva à Tanta, les cheikhs vinrent à lui, constatèrent ses états mystiques et lui demandèrent de prier pour eux. 'Abd al-Halîm, qui est enterré dans le district de Kûn al-Hajjâr, s'avança et lui dit : "Par Dieu, donne-moi quelque chose" - "Dieu donne à ta descendance le bien et la bénédiction". Vint'Abd al-Salâm al-Qulaybi qui lui dit: "Par Dieu, donne-moi quelque chose" - "Dieu te donne la célébrité dans le gouvernement et la félicité jusqu'au jour de la résurrection, chez les princes, les rois et tous les autres". Vint 'Abd Allâh al-Biltâjî qui lui dit : "Par Dieu, donne-moi quelque chose" - "Dieu te donne de réaliser un désir chaque jour jusqu'au jour de la résurrection". Vint ensuite un groupe de cheikhs de la Gharbiyya qui dirent: "Par Dieu, donne-nous quelque chose" - "Pour vous l'obscurité et l'oubli jusqu'au jour de la résurrection" ; et aucun d'eux ne fut célèbre (p. 35-36).

De même la prospérité ou la chute sont présentés comme liés au respect pour Badawî ou à la désinvolture envers lui, même pour un de ses proches:

Yûsuf Abû Isma'U al-Inbâbî était un des plus respectés des compagnons de Badawî à l'époque de la terrasse. 'Abd al-Muta'al l'envoya dans le district de Manûbiyya, en face de Bûlâq. Il s'y installa et fut célèbre. Les princes et les rois le visitaient, ainsi que les gens de moindre condition. On fit pour lui de grands mawlid et on lui donna des cadeaux de prix. Sa table devint pareille à celle des rois. Lorsque cela parvint aux oreilles du cheikh Abû Tartûr, il dit à quelques compagnons : "Allons chez notre frère Yûsuf pour voir comment il va aujourd'hui". Quand ils entrèrent chez lui, il leur présenta des plats somptueux, sucreries et autres, en disant: "Mange, Abû Tartûr de cette mawardiya (dessert fait avec de l'eau de rose) pour effacer le goût de l'oignon et des lentilles que tu mangeais au séjour de Sidî Ahmad". Abû Tartûr se fâcha et refusa de manger en disant: "C'est ainsi que tu me parles du goût de l'oignon, alors que sans cet oignon tu ne serais pas arrivé où tu es !" Cheikh Yûsuf voulut se réconcilier avec Abû Tartûr qui s'y refusa et alla chez 'Abd al-'Al pour se plaindre. Celui-ci lui dit : "Sois tranquille, nous lui retirerons le dépôt que nous lui avons confié et le remettrons à son fils Isma'il". Et à partir de ce jour, Yûsuf s'effaça, tandis qu'Isma'il devenait célèbre (p. 28).

Mais la puissance magique d'un saint peut être conservée par ses descendants même s'ils en usent de façon indigne:

Ahmad al-Ma'lûf (...) Il eut des enfants qui n'ont pas marché sur la voie droite, et quiconque s'est opposé à eux à tort a eu des malheurs. Il y a des voeux qu'il faut leur faire, et toute personne qui transgresse son vœu voit sa maison détruite dans la même année par les chefs de district, par les chefs des bédouins ou par d'autres (p. 28).

Cette ambiguïté se retrouve à l'intérieur d'un même récit, qui allie l'idée de matérialisation de la *baraka* dans un objet, et de libre disposition de celui-ci par le saint :

Cheikh Rakîn décida de faire le pèlerinage. Il en demanda la permission à Badawî qui la lui donna. Il prit ses dispositions pour ce voyage et quand il voulut partir, il entra chez Badawî pour lui demander la permission. Celui-ci lui dit: "Pars et confie-toi à Dieu". Rakîn remarqua un manteau déplié entre les mains de Badawî. Il le lui demanda pour la baraka. Badawî refusa et dit: "J'ai peur que tu ne le perdes et que tu n'en aies des remords". Rakîn le prit furtivement pour obtenir la baraka et s'en fut avec les pèlerins. Alors qu'il revenait par'Aqaba, il se souvint du manteau, mais ne le trouva pas. Il le vit alors piétiné et souillé par les chameaux. Il fut effrayé, se mit dans une violente colère et fut très ennuyé. Il le reprit, le lava, et l'étendit. Après avoir réprimandé ses gens, il s'occupa à diverses choses. Puis il chercha le manteau mais ne le trouva plus. Il poussa alors un grand cri de douleur, 'Il n'y a de puissance et de force qu'en Dieu Très-Haut !' Après des recherches infructueuses, il eut des regrets jusqu'à son retour en Égypte. Là, il alla directement au marché pour chercher un manteau plus beau et plus cher que l'autre. Il monta chez Badawî et s'émerveilla de voir le premier manteau étendu. Il faillit en perdre la raison. Badawî lui dit: "Ne t'étonne pas, Raldn. Quand tu l'as étendu, j'ai eu peur que tu ne le perdes. Je l'ai pris et renus à sa place. Je remercie Dieu de t'avoir conservé la santé" (p. 41).

Une dernière ambiguïté qu'il convient de noter, enfin, est celle des rapports des saints avec les grands de ce monde. Nous avons vu l'insistance de notre compilation sur la noblesse de son héros. En outre, les rapports de son frère Hasan avec les puissants sont présentés comme extrêmement positifs :

Nous partîmes pour l'Égypte. Quarante personnalités parmi les ashraf de la Mecque et de Méchtine vinrent avec nous, impatients de voir mo'n frère Ahmad. Lorsque nous arrivâmes au Caire, nous descendîmes dans la citadelle de la colline, près de la ville. Quand Baybars, le roi, appr@t notre arrivée, il envoya des émirs à notre rencontre. Une fois arrivés, ils nous saluèrent, s'assirent et nous dirent : "Le roi nous a raconté telle et telle chose sur vous" - "C'est vrai - leur répondîrnes-nous - et voici la suite". je me mis à dire à chacun d'entre eux ce qu'il avait vu en songe pendant la nuit et ce qui s'était passé auparavant. Ils furent tous étonnés, puis ils nous prêtèrent le serment d'affiliation. Lorsque nous en eûmes fini avec les émirs, voilà qu'arriva le roi al-Zâhir (Baybars) avec ses chambellans et ses généraux. Tous les émirs et ceux qui étaient présents lui racontèrent ce qui s'était passé. Il descendit, me prit dans ses bras, et me serra contre lui-en disant: "Au nom de Dieu, venez avec moi dans mon palais". J'acceptai. Il me prit la main et me fit monter à cheval, lui et les emirs marchant devant nous, jusqu'à ce que nous arrivâmes à la ville. Nous entrâmes dans la citadelle du Caire. Nous nous asshnes et on nous apporta des mets variés. Lorsque nous eûmes terminé de manger, je sortis l'anneau (à lui donné par le sultan lors d'une rencontre précédente), et ils me reconnurent. - "Roi, convoque tous les ashraf, les cheikhs, les gouverneurs, les fuqarâ, les membres de fâtuuwa (confrérie), les généraux et les sergents". Quand ils furent là, je devinai tout sharîf qui se présentait. Si c'en était un, je le saluais, le recevais et le faisais mettre à mes côtés. Sinon, si c'était un intrus, je lui disais : "Tu n'est pas un sharîf". S'il me répondait sans m'écouter, il se trouvait aussitôt courbé. Beaucoup de gens furent ainsi courbés; ils écoutaient alors ce que je disais. Le sultan fit relever les lignes de leurs mains, et ordonna au scribe d'écrire : le sayyid (Seigneur) sharîf Hasan b. 'Ali b. Ibrâhîm, sharîf sur tous les ashraf, le brave (fatâ) de tous les gens de lafutuwwa, vainqueur de tous les obstacles, gouverneur sur tous les gouverneurs, cheikh de tous les cheikhs. Il y avait auprès du roi Zâhir un intendant du palais (zimam) nommé Anbar, qui avait autorité sur sept groupes. Le roi le révoqua et désigna le sharîf Hasan comme leur chef en disant : C'est toi qui les commanderas, ainsi que ta descendance, jusqu'au jour de la résurrection". Ils apposèrent tous leur empreintes et acceptèrent cela en disant : "Nous sommes encore plus honorés et fiers" Nous reçûmes plus de trois cent robes d'honneur et beaucoup d'or (p. 62)

Or Hasan, qui parle ainsi, est celui qui initie Badawî aux états mystiques. Et l'on a, par ailleurs, d'autres récits montrant l'allégeance du roi Baybars à ce dernier. Mais dans la même compilation, les rapports d'autres saints avec les gens du pouvoir sont présentés comme négatifs:

Sa'd al-Dakrûrî (...) Il jeûnait continuellement et, par scrupule, ne prenait aucune nourriture offerte par les gens du pouvoir ou leur entourage" (p. 32).

Le sultan alla incognito avec Ibn al-Labbân (grand cadî de Damas devenu recteur d'une université au Caire) jusqu'à Tanta (...) ensuite ils s'en furent à Alexandrie pour visiter Yâqût al-'Arshi. Lorsque le sultan aperçut le cheikh Yâqût, qu'Ibn al-Labbân lui avait indiqué d'un signe, il se dit en lui-même: "Ce n'est qu'un esclave noir, et Dieu lui donne cet état". Il s'avança vers Yâqût, s'agenouilla, lui baisa la main, puis les pieds. Yâqût lui dit: "O Hasan, Dieu a dit: "C'est à un esclave que Nos bienfaits sont donnés". Il le frappa de sept coups sur la tête, du bâton qu'il tenait à la main. Le sultan l'attendrit, lui demanda ses prières, et lui proposa beaucoup d'argent. Mais Yâqût refusa et lui ordonna de retourner au Caire et de rester dans sa citadelle; le sultan obtempéra. Cependant il demanda à Ibn al-Labbân ce qu'il pensait de ces sept coups que lui avait donnés le cheikh. - "Tu vivras sept mois sept ans, sept semaines ou sept jours". En effet, le sultan ne vécut que sept mois après cela (p. 80).

Ces quelques exemples montrent que, si certains thèmes sont constants à travers les hagiographies des diverses religions, le monde musulman a des cadres bien distincts de ceux du christianisme. L'existence d'un magistère dans celui-ci a conduit à des choix et à éliminer, ou du moins marginaliser des tendances qui restent fortes et libres de s'épanouir dans le premier, où le syncrétisme a toute latitude, soutenu qu'il est par l'assise populaire et la puissance financière des confréries. Il ne faudrait pas qu'une compréhension superficielle du thème de l'unité abrahamique des religions monothéistes fasse oublier les frontières nées de ces facteurs sociologiques ni que le désir de dialogue aboutisse à la confusion.

Ainsi, par exemple, on pourrait être tenté de relever positivement dans notre compilation la présence de la référence biblique suivante :

Il y avait un homme en Israël qui s'approcha de Dieu puis l'abandonna. Il lui dit alors: "Seigneur, je Te désobéis toujours et Tu ne me châties point". Dieu inspira le prophète de ce temps-là, qui alla lui dire : "je t'ai châtié, mais tu ne l'as pas senti. Ne t'ai-je pas ôté la beauté de mon invocation et la douceur de la conversation ? (p. 7).

Mais la signification qu'en tire l'auteur musulman n'est pas celle qu'un chrétien attendrait, car on lit dans les lignes qui introduisent cette citation :

Il a dit: "Dieu défend ceux qui croient"; mais le châtiment de ceux qui ont nui à ses saints n'est pas nécessairement immédiat. Autrement dit nous croyons que la sécurité d'un homme qui a nui à un des saints de Dieu n'est pas absolue : s'il ne voit pas de ses propres yeux une épreuve s'abattre sur lui, sur ses biens ou sur ses enfants c'est qu'il aura un malheur trop grand pour que les autres hommes puissent en avoir connaissance (ibid.).

En fait on est ramené à cette formule, dont on nous dit qu'elle était la maxime d'un des principaux compagnons de Badawî :

Un faqîr qui ne tue pas autant d'hommes injustes qu'il y a de cheveux sur la tête, n'est pas un vrai faqîr (p. 34).

Enfin, il ne faudrait pas croire que, les textes que nous exploitons ici étant anciens, ils ont perdu de leur actualité. Le monde musulman ne vit pas dans la temporalité de l'occident. Celui-ci a pris ses distances vis-à-vis de l'ancienne hagiographie, ou tend à la remplacer par des saintetés laïques (par exemple : Coluche et les "restos du coeur" que beaucoup opposent explicitement à "ce que font les curés" !). Il n'y a rien de tel en Islam : la laïcisation est impensable, ni même le rejet dans le passé. S'il y a une opposition, c'est *actuellement* entre l'acceptation du culte des saints et son rejet notamment sous l'influence du mouvement *salafî*. Chez les couches de la population (certains intellectuels, les professions libérales) ou les pays (Arabie Saoudite, Algérie) où celui-ci a eu de l'audience, ce que

nous venons de voir est mis entre parenthèse, caché comme une maladie honteuse. Mais toutes les couches populaires, de larges pans du monde religieux, voire des pays entiers (comme le Sénégal) sont largement acquis aux confréries, lesquelles maintiennent intacts les traits que nous avons décrits.



SE COMPRENDRE

Rédaction: J.M. Gaudeul

SMA-PB - 5, rue Roger Verlomme - 75003 Paris - France

Tél. 01 42 71 84 54

Fax: 01 48 04 39 67

Abonnements (10 numéros par an, de Janvier à Décembre)

France: 30 € - Etranger: 35 € - CCP 15 263 74 H Paris

Site Internet: <http://www.comprendre.org>

adresse e-mail: contact@comprendre.org